

332. Londres, Dimanche 29 mars 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

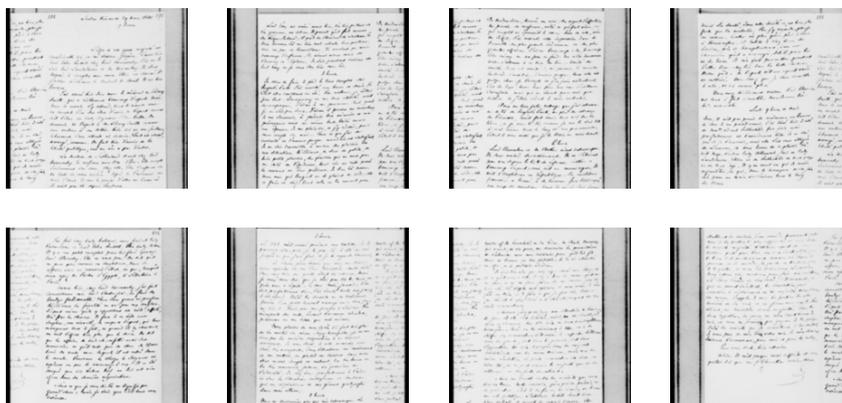
Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Collection : [1840 \(février à octobre\) : L'Ambassade à Londres](#) - [Voir les autres notices de cette collection](#)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

8 Fichier(s)



Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Ambition politique](#), [Autoportrait](#), [Discours du for intérieur](#), [Interculturalisme](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(France\)](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Collection 1840 (février à octobre) : L'Ambassade à Londres

Ce document est une réponse à :



[332. Paris, Vendredi 27 mars 1840, Dorothée de Lieven à François](#)

[Guizot](#)



Collection 1840 (février à octobre) : L'Ambassade à Londres



[334. Paris, Mardi 31 mars 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)



est une réponse à ce document



[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1840-03-29

Genre Correspondance

Mentions légales Projet EMAN, Association François Guizot & ITEM (CNRS-ENS).

Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Editeur de la fiche Marie Dupond, Projet EMAN & Association François Guizot, Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS

Incipit L'effet de cette grosse majorité est considérable ici, et me servira j'espère.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 364/54-56

Information générales

Langue Français

Cote 875-876, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 4

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription & Analyse

Description 332. Londres, Dimanche 29 mars 1840

9 heures

L'effet de cette grosse majorité est considérable ici, et me servira, j'espère. J'avais hier Lord John Russel chez Lord Normanby. J'ai vu le soir lord Landsdowne et M. Macaulay. Ils sont disposés à compter avec nous. Ellice est charmé. Il partira décidément le vendredi 10 avril. Il est bien heureux. J'ai causé hier soir avec le révérend M Sidney Smith, qui a réellement beaucoup d'esprit. Mais tout le monde s'y attend, tout le monde vous en avertit. C'est son état d'avoir de l'esprit comme c'est l'état de Lady Seymour d'être belle. On demande de l'esprit à M. Sidney Smith, comme une voiture à un sellier. Rien ici ne va facilement librement, sans attente, ni dessein. Tout est classé, arrangé, convenu. On fait bien d'avoir de la liberté politique, car on n'en a pas d'autre.

La Duchesse de Sutherland dinait chez Lord Normanby. Je confirme mon dire d'hier. Elle compte évidemment sur vous, chez elle. Elle s'informe de la date de votre arrivée. Après le Parlement au mois d'Aout, ils ont le projet d'aller en Ecosse où ils n'ont pas été depuis longtemps.

Lord Grey est arrivé avant-hier, très bien portant et très grognon, me dit-on. Il paraît qu'il fait comme M. Royer-Collard; il perd ses illusions de vieillesse. Ces deux hommes là ont bien mal entendu leur position avec un peu de bienveillance, ils auraient pu avoir beaucoup d'influence. Ils aiment mieux avoir de l'humeur et déplaire. Je suis pourtant curieux de Lord Grey, et je veux être bien avec lui.

3 heures

Je viens de faire à pied le tour complet de Regents Park. J'ai marché une heure et demie. Ce doit être ravissant en été. Par malheur, je n'étais pas seul. Bourquenoy

et mes deux attachés, m'ont accompagné. J'aime à me promener seul quand je ne suis pas deux. J'aime à penser en marchant, à me souvenir à prévoir. Ma mémoire et ma prévoyance vont au même but. Voilà encore une épreuve. Je me plais ici, et j'y réussis, pour mon compte du moins. Tout ce que j'ai de curiosité & d'amour propre mondain est satisfait. Je ne suis insensible à aucun des plaisirs de ma situation. Décidément ce sont de petits, de bien petits plaisirs, des plaisirs qui ne vont pas au delà, de l'épiderme dont rien ne reste passé le moment de leur présence. Je suis là dessous, mon âme qui languit et se plaint du vide ; elle a faim et soif; tout cela ne la nourrit pas.

De tendres soins, donnés ou reçus, des regards d'affection des paroles de confiance, voilà ce qui fait vivre ce qui remplit et épanouit le cœur. Hors de cela, rien ne suffit. J'ai ressenti cette impression dans le tumulte des plus grands événements et des plus grandes affaires. J'aime beaucoup cela beaucoup. Cela même ne va pas au fond. Un vide immense reste. Salomon a eu tort de dire : Vanité des vanités, tout est vanité ! Le pouvoir, le monde, les succès d'ambition, d'amour propre tout cela est quelque chose; je l'accepte et j'en jouis volontiers. C'est du luxe, beau luxe pour une âme d'ailleurs satisfaite, mais qui ne serait pour moi que misère, si j'étais réduit à m'en contenter. Deux ou trois jolis cottages que j'ai entrevus au delà de Regents Park au pied des coteaux de Primrose, m'ont fait venir tout ceci sur les lèvres, et je vous le dis comme je me le suis dit à moi-même tout le long de ma promenade. C'était à vous aussi que je le disais en marchant.

6 heures

Lord Clarendon et M. Croker m'ont interrompu. Ils sont arrivés successivement. Ils ne s'étaient pas vus depuis le bill de réforme. Croker a beaucoup d'esprit; mais c'est un maniaque. Il voit l'Angleterre en République. La révolution française a donné a des hommes fort distingués un coup de marteau dont ils ne se sont jamais remis. La santé dans cette société-ci est bien plus forte que la maladie. Plus j'y regarde, plus je me rassure. Croker n'a plus qu'un pied à terre à Kensington. Il habite à cinq lieues de Londres, près de Hamptoncourt dans une chaumière qu'il a arrangée, dit-il, pour lui et ses livres. Il m'a fait promettre pourtant d'aller dîner chez lui dans la belle saison. Outre qu'il a de l'esprit c'est un esprit varié et cultivé. Vous savez que je suis sensible à cela, et ici encore plus.

Vous avez décidément raison. Lord Clarendon, est tout-à-fait aimable. Nous sommes très bien ensemble.

Lundi, 9 heures et demie

Non, il n'est pas permis de condamner un homme de sens à un pareil ennui. J'ai dîné hier à côté de Mad. Lionel Rothschild, fort jolie, mais parfaitement et bavardement bête. Je ne sais pas si je l'amusais, mais elle s'est crue obligée de m'amuser et deux heures de ce plaisir la c'est trop. Lord et Lady Albermarle, Lord et Lady Lansdowne Ellice et des Rothchild de tout pays et de tout âge. Il y en avait un qui se marie aujourd'hui et qui dans le transport de sa joie m'a paru en train de s'enivrer tout le long du dîner.

J'ai fini chez Lady Holland, avec Lord et Lady Palmerston et Lord John Russell. Plus Lady Acton. Il y a un petit complot pour lui faire épouser, Lord Alvanley. Elle ne veut pas. On dit qu'il ne peut plus revenir en Angleterre, tant ses affaires sont en mauvais état, et que lorsqu'il aura assez du Pacha d'Egypte, il s'établira à Paris. Avant-hier chez Lord Normanby, j'ai fait connaissance, avec Lord Chesterfield la fleur des dandys fashionable. Fleur sans grâce ni parfum. Décidément la frivolité ne

va pas aux Anglais. L'esprit même qu'ils y apportent est raide, affecté, tiré par les cheveux. Il faut à ce rôle une souplesse, une vivacité de corps et d'esprit, qui leur manquent tout à fait, et quand ils les cherchent, on voit l'effort bien plus que le succès. On dit

que les affaires de Lord Chesterfield aussi sont mauvaises et qu'il reste peu de chose des 35000 louis de rente avec lesquels il est entré dans le monde. Pourtant les Whigs le soignent et espèrent un peu le ramener à eux ! Il a été choqué que Sir Robert Peel ne lui ait rien offert dans sa dernière négociation. Tout ce que je vous dis là ne signifie pas grand chose; mais je sais que d'ici tout vous intéresse.

2 heures

Le 332 m'est arrivé pendant ma toilette. Je le parcours vite ; puis, je le pose là, à côté de moi, jusqu'à ce que j'aie fini, et je le regarde souvent. Je n'avais guère besoin que vous me disiez votre opinion en cas d'un Ministère Soult Molé. Vous avez bien vu qu'elle était la mienne. Mais je veux vous dire que je n'ai pas dit du tout ce qu'on vous a répété : " Avec Molé jamais. " J'en suis parfaitement sûr. J'ai écouté toutes mes paroles à cet égard. Voilà la seconde ou la troisième preuve d'un petit travail arrangé en ce sens pour me lier à Paris par mes propos à Londres. Peu m'importe du reste. Quand l'occasion viendra, personne ne me lira que moi-même. Votre plaisir de mon succès ici fait bien plus de la moitié du mien. Soyez tranquille ; je ne me sens pas la moindre disposition à en devenir arrogant. Je vous dirai, à cette occasion, une chose très arrogante. Deux situations me conviennent et me mettent ou plutôt me laissent dans mon état moral simple et naturel, la très bonne ou la très mauvaise fortune, la grandeur ou l'adversité. Je m'y sens parfaitement à l'aise. Ce sont les situations mitoyennes et douteuses qui me déplaisent et me gênent quelques fois dans mon allure.

3 heures

Vous ne devineriez pas qui m'a interrompu. Le master of the household de la Reine, M. Charles Murray, qui venait de sa part me demander la permission de s'aboucher avec mon cuisinier pour qu'il lui fit venir de France un bon pâtissier. Je les ai abouchés en effet, et le pâtissier viendra. Je suis bien aise que vous ayez causé avec Thiers et de ce qu'il vous a dit. Il n'y a pas de caresse qu'il ne me fasse et ne me fasse faire. On me caresse fort de tous côtés. On dispute mon opinion et mon nom. Je n'ai qu'à me taire et à faire ce que je fais ici. Voici ce que m'écrit le plus sensé et le plus clairvoyant de mes amis conservateurs.

"Autant qu'on peut juger une situation, le lendemain du jour où elle s'est dessinée voici, il me semble, où nous en sommes. Nos 158 voix ne sont pas complètement homogènes. Mais en les réduisant à 140, on a le chiffre des conservateurs détermine à empêcher l'alliance avec la gauche, soit dans le pouvoir, soit dans l'opposition. 40 voix à peu près dans la majorité ministérielle ont la même tendance, mais non la même résolution. Le parti conservateur est donc en minorité, et ne peut recevoir la majorité que de ses alliances ou des fautes du Cabinet. "

" Ceci me semble dicter la conduite que nous devons tenir. Nulle occasions qu'on puisse prévoir ne se présentera, d'ici à la fin de la session de donner un vote politique. L'attitude hostile serait donc sans prétexte et aurait de grands dangers. Elle établirait la division d'une manière permanente entre nous et la portion la plus rapprochée de nous dans la nouvelle majorité. L'attitude expectante, nous laissera prêts pour l'une des deux éventualités que le temps doit prochainement amener. Si Thiers se gouverne et se modère, la gauche ne tardera pas à le quitter, et nous lui deviendrons nécessaires. Nous restons assez nombreux pour faire nos

conditions. Si Thiers s'enivre de son succès, s'il demande ce qui me paraît inévitable, la dissolution pour consolider le déplacement de la majorité nous sommes en mesure d'appeler à nous la portion la plus modérée de ses amis et de former avec eux le Roi aidant, un ministère et une majorité. Dans les deux hypothèses la guerre ne nous serait bonne à rien et nous ne pouvons que gagner à la paix. Voilà la conduite que je conseillerai à Duchâtel. Je vous prie de m'en dire votre avis. Je m'en servirai suivant l'occurrence, pour moi et pour les autres." Pour vous seule, bien entendu.

Adieu. Il m'est presque aussi difficile de vous quitter ici que rue St Florentin. Adieu, Adieu.

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur332

Date précise de la lettreDimanche 29 mars 1840

Heure9 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/09/2018 Dernière modification le 14/01/2020
